

XYZ. La revue de la nouvelle

Énigme épistolaire

Donald Alarie



Numéro 38, été 1994

Rencontre d'un autre type

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4278ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Alarie, D. (1994). Énigme épistolaire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (38), 7–11.

ÉNIGME ÉPISTOLAIRE

DONALD ALARIE

Je reçus la première lettre un mardi matin, il y a trois semaines. Je vis, par la fenêtre, le facteur s'éloigner en luttant contre le vent. L'enveloppe était bleu pâle, l'écriture soignée. C'était bien mon nom, mon adresse. Ça commençait par un « Monsieur » plutôt officiel. Je sautai à la signature que je ne réussis pas à déchiffrer malgré tous mes efforts. Je n'ai d'ailleurs jamais compris ce qui peut pousser quelqu'un à signer de façon illisible.

En gros, on me reprochait d'avoir mal agi dans une réunion mondaine à laquelle j'aurais participé une semaine plus tôt. On me reprochait certains mots prononcés sur un certain ton. Je n'y comprenais rien. Je ne me reconnaissais pas du tout dans de tels propos. Je refuse d'ailleurs toutes les invitations, sauf lorsque je ne peux faire autrement.

Je reçus par la suite trois autres lettres qui reprenaient les mêmes accusations sans pour autant apporter des précisions qui m'auraient permis d'y voir clair. Je dois admettre par contre que le style en était tout particulièrement soigné. Des mots revenaient dans chacune d'elles : audace, prétention, mépris, goguenard. S'il y avait eu une adresse de retour, j'aurais pu remonter à la source, mais le coin supérieur gauche de l'enveloppe était toujours vierge.

« Goguenard... » C'est ce dernier mot qui au fond me trouble depuis le début de cette histoire. Il ne serait pas là que j'aurais probablement déjà oublié ces missives presque anonymes. Je me souviens l'avoir lu sous la plume de Zola : « Son rire goguenard qui avait l'air de se ficher du monde... » Qui a bien pu employer ce mot à mon sujet ? Me convient-il vraiment ?

Depuis ce temps, je ne sais plus quoi inventer pour justifier mes absences ou mes retards au travail. Je surveille le facteur

chaque matin. Je cours même à sa rencontre afin de connaître la suite de cette énigme épistolaire. J'ai cru deviner, à deux ou trois reprises, dans son regard et même dans son geste, un soupçon de moquerie. Remarquant sans doute mon anxiété, il m'a même dit il y a deux jours : « Ce sera peut-être pour bientôt... » Je n'aime pas quand un étranger se permet avec moi des familiarités de ce genre.

Et voilà que, ce matin, une nouvelle lettre est arrivée, la sixième, contenant les mêmes reproches, mais avec en plus une précision importante : un rendez-vous, mercredi, à deux heures. C'est demain.

Je ne suis pas un homme courageux. Je crois que ma plus grande qualité est la façon dont je réussis à sauver la face. Je suis ainsi persuadé que certaines personnes s'y laissent prendre et me perçoivent comme un homme brave. Mais, au fond de moi-même, je dois bien admettre que je ne suis qu'un trouillard. Mon plus cher désir dans la vie est de ne pas avoir d'embêtements. Pour atteindre cet état de paix, je serais prêt à toutes les lâchetés. Si on m'entendait parler de cette façon, on pourrait même me reprocher d'être sans morale. Certains jours, je me dis que je ne suis qu'un pauvre type, que ma vie est le plus bel échec qu'on puisse trouver. Quand je regarde autour de moi, je trouve des cas plus lamentables que le mien et cela me réconforte. Au fond, ceux qui ont l'air plus minables que moi sont peut-être tout simplement des êtres qui ne savent pas sauver les apparences. Des êtres qui ne peuvent faire autrement que de se dévoiler aux yeux de tous. Des purs. Des innocents. Je serais donc le plus malhonnête des êtres humains?... Je n'irais tout de même pas jusque-là.

Tout cela pour dire que ce rendez-vous me fait un peu peur. Si j'avais affaire à un malade ? Un être désespéré qui a décidé de poser un geste d'éclat ? Il y a sûrement méprise sur la personne. On me prend pour un autre. Dans un tel cas, cela signifie que j'ai peut-être tellement bien réussi à sauver la face que je me suis métamorphosé en quelqu'un d'autre. De là cette erreur commise par un inconnu.

Certains matins, il m'arrive de ne plus savoir qui je suis. À ces moments-là, je téléphone au grand magasin où je travaille pour les

prévenir de mon absence. Je sais bien inventer des maladies inconnues ou parler de malaises tout à fait banals que tous peuvent comprendre et surtout mon patron. Quand je ne sais plus qui je suis, je préfère qu'on ne me voie pas. Qu'on ne me parle pas. Je préfère me terrer chez moi. En paix. Il y a toujours une émission à la télé qui peut me distraire un moment. Ou je mets une cassette même si je l'ai déjà visionnée à plusieurs reprises. Combien de fois ai-je vu ainsi des films comme *Dans la ville blanche* ou *Rendez-vous à Bray*? Si on ne me renvoie pas, c'est sans doute parce qu'on me croit utile. Il suffit de quelques interventions intelligentes. Par la suite, vous devenez intouchable. Surtout si les bons coups ont permis à votre patron d'empocher chaque fois quelques milliers de dollars. Il s'attend toujours à ce que vous répétiez les mêmes exploits.

Donc, ce matin, je ne suis pas allé travailler parce que ce rendez-vous m'inquiète trop. Je suis bon pour sauver la face, mais il y a tout de même des limites à mes capacités. Je n'irai pas travailler demain non plus. Je viens de leur dire au téléphone: « Je m'absente, j'en ai au moins pour deux jours... » J'ai entendu la téléphoniste éclater de rire. Et au bout de quelques secondes, elle a repris son sérieux pour dire: « Je vais prévenir monsieur Poitras. Je vous remercie d'avoir téléphoné. Soignez-vous bien. Au revoir. » Elle se moquait de moi ou elle réagissait à la blague d'une collègue. Comment savoir?... Peu importe. Ce qu'il me faut, c'est du temps pour réfléchir. Pour me préparer à ce rendez-vous. Cela me rappelle cette histoire que j'ai eue avec un chien et qui m'a forcé à m'absenter plusieurs jours consécutifs. C'était il y a deux ans. À ce moment-là, je me suis laissé aller à des extravagances comme consulter un psychologue. Mais heureusement, je me suis ressaisi depuis ce temps. Et cette histoire de chien que j'ai tué de mes deux mains est maintenant chose du passé.

Pour l'instant, j'ai étalé devant moi toutes les lettres quasi anonymes que j'ai reçues. Comme un voyageur qui consulterait ses cartes avant une expédition tout particulièrement audacieuse. Je n'ai peut-être vécu jusqu'à maintenant, sans le savoir, que pour cet unique rendez-vous. Je ne dois donc pas être pris au dépourvu,

quelle que soit la personne que je vais rencontrer. Ce soir, je me coucherai tôt pour être en pleine forme demain.

•

Le rendez-vous, j'en reviens. Je ne suis pas plus avancé qu'hier ou ce matin. Je me suis bien présenté à l'endroit indiqué, mais il n'y avait que des passants pressés. J'ai attendu un bon moment. Je me suis finalement adressé à deux personnes qui semblaient être à la recherche de quelqu'un. D'abord un homme dans la cinquantaine, bedonnant et sans doute chauve sous son chapeau. Il m'a répondu en anglais. Il semblait indigné de me voir l'aborder ainsi. La deuxième fois, c'était une femme. Elle attendait en effet quelqu'un, un client qui voudrait bien d'elle. Elle m'a fait un prix. Je lui ai dit que je réfléchirais. Elle m'a sans doute pris pour un cinglé. Ce que je suis d'ailleurs peut-être en train de devenir.

Pourtant, c'était une belle journée pour un rendez-vous. Ça sentait le printemps. On aurait dit que les gens qui marchaient sur les trottoirs avaient l'air plus heureux que d'habitude. J'étais presque persuadé que tout allait bien se dérouler. J'avais même retrouvé un certain calme, perdu en quelque sorte mon anxiété.

Tout est à reprendre.

•

J'arrive du second rendez-vous. Je l'ai reçu quelques jours après le premier. Je me suis encore absenté du bureau. Cette fois, j'ai senti que cela agaçait un peu mes supérieurs. Heureusement, je sais maintenant qu'il n'y aura plus d'autres rendez-vous. J'en ai l'absolue certitude. Et si quelqu'un me convoque à nouveau, plus question pour moi de me présenter. Ce que j'ai vu m'a définitivement convaincu de ne plus accorder d'importance à ces missives quasi anonymes. C'est une question de survie.

Quand je suis arrivé sur les lieux, j'ai tout de suite aperçu un homme de l'autre côté de la rue. Il ne regardait pas vers moi et ainsi

j'ai pu l'observer. L'endroit était presque désert. C'était sûrement mon correspondant. Il était bien vêtu. On aurait dit un avocat ou un gérant de banque se rendant à un rendez-vous important. Il tenait dans sa main gauche une enveloppe. Il s'en servait comme un éventail. Il faut dire qu'il fait aujourd'hui très chaud et que nous ne sommes pas encore habitués à cette température quasi estivale.

Plus je l'observais, m'attendant à ce qu'il se retourne d'un moment à l'autre, plus j'avais l'impression de regarder une personne que je connaissais bien. Peu à peu, un malaise étrange monta en moi. J'imagine que lorsque quelqu'un a peur de devenir fou il doit ressentir quelque chose de semblable. Plus les secondes passaient, plus j'avais le sentiment d'être sur le point de me perdre définitivement.

Ce complet gris qu'il portait avec tant d'élégance, j'en ai un identique suspendu dans ma garde-robe. Il m'est même arrivé de le revêtir durant quelques heures. Je ne suis jamais parvenu à me familiariser vraiment avec ce vêtement, aussi ne l'ai-je jamais mis pour aller travailler. Cet individu le portait avec une élégance dont je ne serais jamais capable de faire preuve. Et c'était lui qui m'envoyait toutes ces lettres ! Et cette façon qu'il avait de bouger le bras droit dans un mouvement d'impatience m'est également bien familière. En plus, il avait, lui aussi, le dos légèrement voûté...

Je n'ai pas attendu plus longtemps et, sans faire de bruit, je me suis enfui avant de voir son visage. Son regard m'aurait peut-être porté le coup de grâce...

Non, il n'y aura plus d'autres rendez-vous, car si je reçois une nouvelle lettre de cet homme, je ne l'ouvrirai même pas. Je la brûlerai sur-le-champ. Et je ne revêtirai plus jamais ce complet gris.

Je vais reprendre mon travail dès demain. C'est ce qui me sauve, un travail régulier dans lequel je m'enfonce comme dans un lieu où la protection contre toutes les manifestations perturbatrices est assurée. Un lieu où on me respecte. C'est là que je suis encore à mon meilleur. J'y joue le jeu comme un professionnel à qui on ne peut rien reprocher.

Pour survivre, je ne dois plus me laisser distraire par des riens.

XYZ